Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 149 (2004)

Heft: 4

Artikel: 1798-1940 : comment deux défaites se transforment en deux désastres sans précédent...

Autor: Streit, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-346370

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

1798-1940
Comment deux défaites se transforment en deux désastres sans précédent...

Où est la pire lâcheté? Paraître lâche vis-à-vis des autres, et assurer la paix? Ou être lâche vis-à-vis de soi-même et provoquer la guerre?

Andromaque[1]

Cap Pierre Streit

A en croire le duc de Wellington, rien ne ressemble plus à une défaite qu'une victoire.

Dans l'histoire militaire suisse, 1798 est l'année d'un désastre sans précédent qui marque la chute de l'Ancien Régime. C'est la seule fois dans l'histoire suisse où le territoire de la Confédération est envahi et occupé par une puissance étrangère. C'est aussi le début de la période la plus sombre qui se termine, en 1803, avec l'Acte de Médiation. Dans l'histoire militaire française, 1940 est une année comparable, avec la chute de la IIIe République.

Dans les deux cas, la faillite de tout un «système militaire» provoque une crise politique et social unique. Avec le service militaire étranger, les milices suisses font pourtant l'admiration des voyageurs étrangers qui sillonnent la Suisse ou le «Corps helvétique» durant tout le XVIIIe siècle. Il en va de même pour l'armée française de 1940, celle de la victoire de 1918.

Pourquoi, dans ces deux cas, les forces armées ont failli? Y-a-t-il des constantes dans la défaite? De cette approche comparée, il résulte un tableau beaucoup plus contrasté, voire paradoxal de deux événements historiques longtemps réduits à des mythes ou des idées préconçues. Trois facteurs jouent un rôle essentiel dans le succès ou la défaite: la doctrine, le commandement et son corollaire, la volonté de faire la guerre pour vaincre.

Une réévaluation

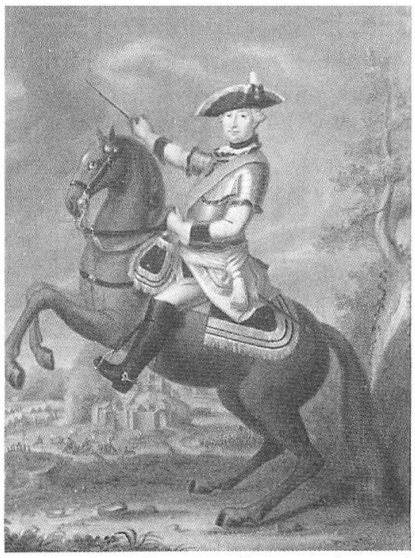
Dans *The Journal of Military History*, Jeffery A. Gunsburg consacre une longue et captivante étude à la bataille de Gembloux, 14-15 mai 1940, «le Blitzkrieg tenu en échec». Il confirme que ce fut une réelle victoire française, même si la 1re armée française fut contrainte au repli du fait des événements des Ardennes. Le commandement français avait su reconnaître le terrain, s'y installer et prévoir l'axe d'effort allemand. La coopération entre l'artillerie et l'infanterie fonctionna correctement et arrêta net l'élan des Panzer, leur infligeant de lourdes pertes, malgré la maîtrise allemande de l'air. Pour l'auteur, le corps de bataille allié avait «les armes, la doctrine et la motivation pour affronter le *Blitzkrieg*»[2].

A l'instar de la défaite de 1940, une «étrange défaite» pour reprendre l'expression de l'historien Marc Bloch, la défaite de 1798 demande aussi à être nuancée[3]. Chaque fois que les milices bernoises ont pu

[1] *Giraudoux, Jean.* La guerre de Troie n'aura pas lieu, *1935. Acte I, scène VI. L'article qui suit est basé largement sur le travail de diplôme soutenu en 2001 à l'Académie militaire de Zurich, dans le cadre du stage de diplôme d'un an.*

[2] *Gunsburg, Jeffery A. The Battle of Gembloux, 14-15 May: The « Blitzkrieg » Checked.* Journal of Military History, *2000, 64/1, p. 97-140. Les références bibliographiques du présent article respectent les normes ISO 690-1 de décembre 1987 et ISO 690-2 de février 1998.*

[3] *Bloch, Marc.* L'étrange défaite: témoignage écrit en 1940. *Paris : Albin Michel, 1957, 262 p.*



Le général Scipion de Lentulus qui tenta de réformer les milices bernoises.

combattre, elles l'ont fait avec détermination. C'est le cas le 5 mars 1798 lors du fameux double combat de Neuenegg[4].

Les faits sont connus: après avoir pris par surprise Neuenegg dans la nuit du 4 au 5 mars 1798, les Français appartenant à la division du général Brune sont repoussés par les troupes bernoises commandées par le colonel de Graffenried sur l'autre rive de la Singine[5]. Voici en quels termes celui-ci relate cette action au général français Schauenburg:

«Vers les 9 heures de ce même matin le soussigné amena 1400 hommes environ au secours, rallia quelques fuyards, et attaqua ensuite les Français, qui dans cet intervalle de temps s'étaient déployés sur les hauteurs et dans les bois qui dominent Neuenegg; ce nouveau combat fut très opiniâtre, mais après quatre heures de violence inutile, les Français entièrement repoussés sur toute la ligne et au-delà même du poste de Neuenegg, se rallièrent dans leur ancienne position sur territoire de Fribourg à trois heures après midi lorsque le soussigné se disposait d'aller leur rendre la visite à son tour, il reçut par un courrier de Berne l'ordre de cesser toute hostilité[6].»

Bien encadrée, la milice bernoise révèle donc une aptitude certaine au combat qui se confirme en avril-mai 1798, lorsque Aloys de Reding, nommé commandant en chef de la milice schwyzoise, opte pour l'offensive contre les troupes françaises. Ces événements contrastent avec l'image que l'historiographie et l'iconographie suisses du XIXe siècle ont retenu de cette période. Cette image n'est d'ailleurs pas confirmée par les rapports français de l'époque[7].

Le paradoxe est d'autant plus frappant que l'idée de «milice», au cœur du système militaire suisse, est associée au XVIIIe siècle à celle du *self government* et que ces deux idées sont deux fondements de la Déclaration d'Indépendance américaine de 1776. La République de Berne est en 1787 un modèle admiré par John Adams, deuxième président des Etats-Unis. Sa chute en 1798 suscite de nombreuses réactions outre-Atlantique et a pu inciter la toute jeune République américaine à accélérer l'organisation de son armée[8].

Le parallèle avec la défaite de 1940 est aisé: dans les années 30, la France est considérée en Allemagne ou aux Etats-Unis comme la première puissance militaire européenne[9].

Trois questions se posent dès lors:

■ Quelles sont les caractéristiques de deux «systèmes militaires», dont la débâcle a pu paraître surprenante, voire paradoxale, à certains égards?

[4] *Voir l'ouvrage de Jürg Stüssi-Lauterburg et Hans Luginbühl.* Vivat das Bernerbiet. Bis an d'r Welt ihr End ! Berns Krieg im Jahre 1798 gegen die Franzosen. *Berne: Historischer Verein des Kantons Bern, 2000, p. 324-325.*

[5] *L'invasion de 1798. Documents d'archives françaises concernant la liquidation de l'Ancien Régime en Suisse par la France. Auvernier :* Le Roset, 1999, p. 50-55. Il s'agit là du compte rendu le plus récent sur le double combat de Neuenegg.

[6] *Ibid., p. 54-55.*

[7] *Voir l'article de Derck Engelberts. La neutralité armée et les milices du Louable Corps helvétique et de ses alliés en 1798 : les limites du système.* 1648-1798-1848-1998 : 350 ans de neutralité armée. Actes du Colloque de l'ASHSM, Berne, 1999, *p. 33-51.*

[8] *Stüssi-Lauterburg Jürg et Luginbühl Hans op. cit., p. 362-366.*

[9] *Martens, Stefan. La défaite française : une heureuse surprise allemande?, in Levisse-Touzé, Christine (sous la dir. de).* La campagne de 1940. *Paris : Tallandier, 2001, p. 403-415.*

■ Quelles sont les causes de ces débâcles?

■ Sont-elles une fatalité?

1798

En 1798, la Confédération suisse ou ce que l'on appelle alors le «Corps helvétique» n'a aucune force armée propre, mais uniquement des milices cantonales. Cependant, la volonté d'assurer une sécurité collective est dès le XIIIe siècle l'un des principaux motifs des alliances confédérales à commencer par les pactes fondateurs de 1291 et 1315.

Sous l'Ancien Régime, ce que l'on peut appeler le «système militaire suisse» a deux facettes indissociables et pourtant rarement étudiées en parallèle:

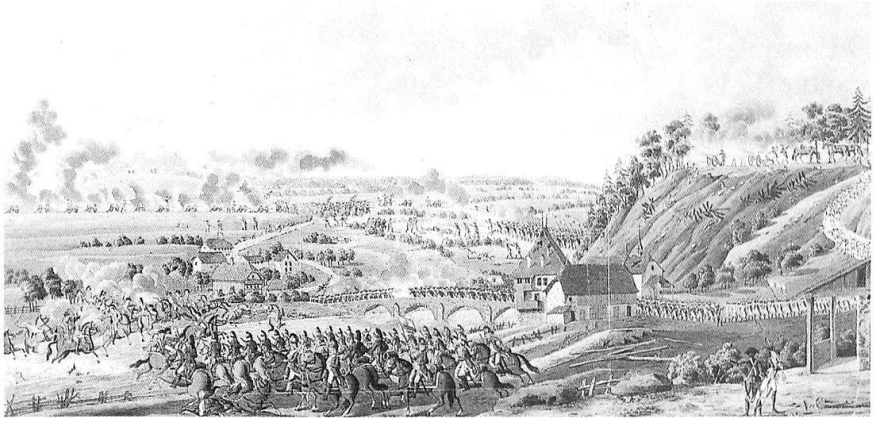
■ le service militaire étranger

■ les milices cantonales

Celles-ci n'ont jamais fait l'objet d'une étude d'ensemble[10]. A caractère défensif, les milices cantonales sont de valeur inégale et, à la différence des armées voisines, elles n'ont plus connu le feu depuis la défaite de Marignan (1515), si l'on excepte toutefois les guerres intérieures de Kappel et de Villmergen.

Sur le plan militaire, la Confédération n'est donc qu'une abstraction, car elle ne possède encore aucune armée fédérale. Aucun canton n'est en mesure d'affronter individuellement un conflit et la plus grande puissance militaire de la Confédé-

Exercice avant la Révolution. Seul le Garde suisse à une tenue militaire.



1798: la bataille de Neuenegg aux portes de Berne.

Au Grauholz...

[10] *Malgré l'existence de monographies de qualité sur la plupart des milices cantonales.*

ration, Berne, peut aligner une armée de campagne forte de 50000 hommes environ (1re ligne et élite). En 1798, celle-ci est rapidement décimée par les désertions et surtout les défections des unités vaudoises et argoviennes, soit près de 45% de l'effectif originel[11]! Au moment de l'attaque française, Berne aligne au mieux 16500 hommes mal encadrés et démoralisés face au moins à 26000 Français aguerris.

1940

Lorsqu'elle mobilise en septembre 1939, l'armée française est en pleine période de transition. Tant dans l'évolution de ses matériels et de ses équipements que dans la conception de l'utilisation de ses unités au combat[12]. Vainqueur de l'ennemi en 1918, l'infanterie continue à représenter plus de 50% des effectifs de l'armée française. Le char est toujours considéré comme une aide pour cette infanterie, la chaîne hiérarchique n'a toujours pas admis que le blindé pouvait être utilisé seul et en masse pour percer les lignes adverses.

En 1940, la France s'écroule après quarante-cinq jours de «guerre-éclair». L'on a pu écrire que le matériel manquait ou que les soldats ne voulaient pas se battre. En fait, les chars français auraient pu rivaliser avec les *Panzer* et le soldat de 1940 s'est le plus souvent battu. Mais les doctrines d'utilisation étaient inadaptées et le commandement sclérosé. Cette période de transition pour l'armée française coïncide aussi avec une période capitale de l'histoire politique de la France qui débute en 1919, au lendemain de la victoire, pour s'achever avec Munich et la débâcle en 1940. Le «système militaire» français en est le reflet; il en subit les contrecoups fatals durant les années 30.

Le désastre: une fatalité?

En 1798 comme en 1940, la défaite n'a pas pu être «limitée»; elle s'est transformée en désastre. Il n'y a pas eu stratégie du désengagement; celle-ci ne peut intervenir que lorsque le vaincu conserve assez de cohésion pour que le repli ne se transforme pas en déroute. Tel n'est pas le cas en 1798 et en 1940. Berne est vaincue en 5 jours (1er au 5 mars 1798), la France en 30 jours (10 mai au 10 juin 1940), voire en 10 jours si l'on considère que l'arrivée des *Panzer* au bord de la Manche scelle le sort des armées franco-britanniques.

Que faire quand on ne peut se retirer face à un agresseur plus puissant? Dans ce cas, le meilleur exemple de stratégie d'usure est donné par le maréchal Mannerheim lors de la guerre soviéto-finlandaise de 1939-1940. La victoire soviétique, en raison des pertes, prend l'aspect d'une défaite pour un

[11] *Pestalozzi, Martin.* Die Unteraargauer Rebellion gegen das Berner Aufgebot zur Franzosenabwehr 1798. *Festschrift Walter Schaufelberger. Aarau: Sauerländer, 1986, p. 239.*

[12] *De récentes études ont mis en évidence les progrès technologiques qui marquent l'évolution des armements français de la période 1918-1940. Voir Ferrard, Stéphane.* France 1940: l'armement terrestre. *Paris: ETAI, 1998, 240 p.*

Les causes du désastre: une approche comparée

Corps helvétique-République de Berne	*IIIe République*
Cause politique	**Cause politique**
Régime politique incapable de se réformer	Régime politique instable
Dissensions intercantonales	Pas de cohésion nationale
Autonomie et souveraineté cantonale complète	Politique extérieure contradictoire
Pas de politique extérieure commune: pas d'alliances	Perte de confiance des alliés
Cause militaire	**Cause militaire**
Stratégie purement défensive	Stratégie de la «Grande muraille de France»
Retard tactique et technique (« armes savantes»)	= Ligne Maginot
Pas d'armée fédérale	Armée nationale en pleine transition
Confusion entre pouvoir politique et militaire	Confusion des objectifs politiques et militaires
Cause socio-économique	**Cause socio-économique**
Société en pleine transformation	Crise des années 30
Protoindustrialisation = nouvelles élites	Instabilité économique
Cause «culturelle»	**Cause «culturelle»**
Doctrine défensive	Doctrine défensive
Pas de conception de la guerre interarmes (infanterie, cavalerie, artillerie)	Conception de la guerre statique

gain de terrain minime. En 1798 et en 1940, la défaite est trop rapide pour rendre possible cette stratégie.

La défaite est-elle inévitable en 1798 et en 1940? Il est bien difficile de répondre à cette question sans faire de l'histoire fiction. Les armées bernoise ou française ne sont pas sensiblement plus faibles que leurs adversaires sur le plan des effectifs et du matériel. L'armée française de 1940 apparaît même de force égale, voire supérieure au vainqueur, mais cette force numérique n'est qu'apparente. La défaite s'explique alors par le manque de cohésion ou de «densité».

Dans les deux cas, la défaite est inévitable parce que c'est bien l'imagination qui a fait défaut aux responsables politiques et militaires suprêmes, que ce soit ceux du Conseil de guerre bernois ou du haut commandement français.

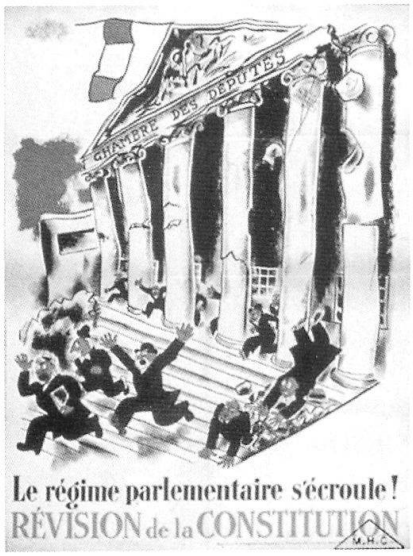
Comme l'écrit l'historien et capitaine Marc Bloch en 1940 dans L'*Etrange défaite,* «Nos chefs ou ceux qui agissaient en leur nom n'ont pas su penser cette guerre. En d'autres termes, le triomphe des Allemands fut, essentiellement, une victoire intellectuelle et c'est peut-être là ce qu'il y a eu en lui de plus grave[13].»

Conclusion

Une défaite militaire devient un désastre lorsqu'elle prend des proportions démesurées ou lorsque les combats produisent un résultat disproportionné et inattendu. La notion de désastre implique donc la surprise et a des effets psychologiques importants sur les forces armées et la société qui le subissent.

La défaite de 1798 joue un rôle important dans l'avènement de l'armée fédérale. Elle n'est pas perçue comme la faillite du système de milice, mais comme celle des milices cantonales. Il faut toutefois un

[13] *Bloch, Marc, op. cit., p. 61.*



L'anti-parlementarisme en France.

demi-siècle pour que cette prise de conscience se traduise dans les faits. Au niveau politique, la République helvétique «une et indivisible» imposée par la France en 1798 est une première tentative de centralisation étatique. Elle se solde par un échec qui sera pris en compte en 1848.

La défaite de mai-juin 1940 entraîne dans son sillage les institutions de la IIIe République. Un conflit de légitimité naît cependant avec l'appel du 18 juin 1940 par lequel le général de Gaulle, refusant l'armistice et le caractère inexorable de la défaite, exhorte les Français à poursuivre la lutte contre l'envahisseur allemand.

D'un point de vue militaire, la défaite de 1940, comme celle de 1798, a des effets à long terme. Au travers de la figure du général de Gaulle, la formulation de la stratégie de dissuasion nucléaire dans les années 60 marque un renouveau de la pensée stratégique française, après la défaite de 1940, les guerres d'Indochine et d'Algérie[14].

A n'en pas douter, la défaite de 1940 pose aussi la question d'une armée de métier pure ou d'une armée mixte. Ce n'est toutefois qu'un demi-siècle plus tard qu'un président de la République gaulliste décide de professionnaliser l'armée, tant le concept de «nation armée» reste enraciné dans la culture stratégique française.

Au final, quatre thèses s'imposent:

■ La défaite militaire est un phénomène complexe, dont la compréhension passe par l'étude de cas historiques. 1940 est l'objet actuellement d'une réappréciation par les historiens militaires; on ne peut que souhaiter la même chose pour 1798!

■ Pourtant, l'utilisation de tels cas est une «arme» à double tranchant: pour le stratège ou le théoricien de la guerre, fonder sa stratégie sur un exemple antérieur peut mener une armée à une nouvelle défaite, voire à un désastre. C'est bien ce qui se passe en 1940, où la guerre statique pensée par les stratèges français est une réminiscence de la guerre de tranchées de 1914-1918. On ne peut manquer de se demander si un tel constat ne s'applique pas aussi lorsque l'on compare les combats livrés par les Américains dans les rues de Mogadiscio en 1993 avec ceux qu'ils ont eu à livrer dans les rues de Najaf ou de Nassiriyah durant l'opération «IRAQI FREEDOM», alors que les bandes armées somaliennes n'ont rien à voir avec les forces armées irakiennes...

■ L'enseignement historique a donc une responsabilité qui va au-delà du nécessaire devoir de mémoire. Evoquant cet enseignement dans *L'étrange défaite*, Marc Bloch constate: «aux chefs de 1914, il a persuadé que la guerre de 1914 serait celle de Napoléon; aux chefs de 1939, que la guerre de 1939 serait celle de 1914[15].»

■ Dans cette optique, la capacité à anticiper, à apprendre sans copier et à s'adapter le cas échéant reste le meilleur moyen pour éviter de nouvelles défaites. Cela reste l'une des clefs du commandement et de la conduite, aujourd'hui comme hier, valable aussi bien pour les décideurs politiques et militaires que pour le commandant de troupe.

P. S.

[14] *Voir l'article de Bruno Colson. La culture stratégique française, in Challiand, Gérard et Arnaud Blin.* Dictionnaire de stratégie militaire. *Paris : Perrin, 1998, p. 151-152.*

[15] *Bloch, Marc, op. cit., p. 157.*